



Première séance

Le 12 décembre 2001¹

La... le.

Je rappelle le titre proposé pour le séminaire de cette année : *la* bête et *le* souverain. *La, le.*

Je tenterai naturellement de le justifier, ce titre, chemin faisant et, dirais-je, pas à pas, peut-être à pas de loup. Ceux et celles qui ont suivi les séminaires des années passées sur la peine de mort savent que l'immense et redoutable question de la souveraineté y fut centrale. Cette inépuisable question assurera donc une certaine continuité entre les séminaires passés et ce qui reste encore

1. Cette séance a été publiée, dans sa presque totalité, dans les Actes du colloque de Cerisy tenu en 2002, *La Démocratie à venir. Autour de Jacques Derrida* (Marie-Louise Mallet (dir.), Paris, Galilée, 2004, p. 433-456). Avec quelques variantes et ajouts, elle a été reprise en conférence au colloque de Coimbra en 2003 (« La Souveraineté. Critique, Déconstruction, Apories. Autour de la pensée de Jacques Derrida ») et publiée, d'abord séparément, en édition bilingue, sous le titre *Le souverain Bien / O soberano Bem* (tr. portugaise Fernanda Bernardo, Viseu, Palimage Editores, 2004), puis dans les Actes du colloque *Derrida à Coimbra / Derrida em Coimbra* (Fernanda Bernardo (dir.), Viseu, Palimage Editores, 2005, p. 75-105), sous le titre : « Le souverain Bien ou Être en mal de souveraineté ». Enfin, précédé d'une assez longue introduction, le texte de Coimbra fut repris (avec quelques variantes et ajouts supplémentaires) dans la dernière conférence donnée en France par Jacques Derrida, en 2004, à Strasbourg. Celle-ci fut publiée par Joseph Cohen dans la revue *Cités* (n° 30, 2007, p. 103-140) consacrée à « Derrida politique – La déconstruction de la souveraineté (puissance et droit) », sous le titre : « Le souverain bien – ou l'Europe en mal de souveraineté. La conférence de Strasbourg du 8 juin 2004 ». (NdÉ)



non frayé depuis le nouvel angle, par le tour ou encore au tournant du séminaire à venir.

La question de l'animal fut aussi, ici et ailleurs, l'un de nos soucis permanents. Mais la bête, ce n'est pas exactement l'animal, et c'est seulement après coup, après avoir choisi ce titre, la lettre de ce titre, *la* bête et *le* souverain, que j'ai compris l'une au moins des lignes de force ou l'une des connotations silencieuses mais insistantes dans ce qui me paraissait en imposer la lettre même, jusqu'à mon inconscient, jusqu'à l'inconscient du titre, « la bête et le souverain », à savoir la différence sexuelle marquée dans la grammaire des articles définis, *la*, *le* (féminine, masculin), comme si nous nommions là, d'avance, un certain couple, un certain accouplement, une intrigue d'alliance ou d'hostilité, de guerre ou de paix, de mariage ou de divorce – non seulement entre deux espèces de vivants (l'animal et l'homme) mais entre deux sexes qui, dès le titre, et dans une certaine langue, le français, se font une scène.

Quelle scène ?

« Nous l'allons montrer tout à l'heure. » (Tableau)

À pas de loup. Imaginez un séminaire qui commencerait ainsi, *à pas de loup* :

« Nous l'allons montrer tout à l'heure. »

Quoi ? Qu'allons-nous montrer tout à l'heure ? Eh bien, « Nous l'allons montrer tout à l'heure ».

Imaginez un séminaire qui commencerait ainsi, presque sans rien dire, par un « "Nous l'allons montrer tout à l'heure." Quoi ? Qu'allons-nous montrer tout à l'heure ? Eh bien, "Nous l'allons montrer tout à l'heure" ».

Pourquoi dirait-on d'un tel séminaire qu'il s'avance *à pas de loup* ?

Je le dis pourtant. Il s'avance à pas de loup. Je le dis par référence à cette locution proverbiale, « à pas de loup », qui en général signifie une sorte d'introduction, d'intrusion discrète, voire d'effraction inapparente, sans spectacle, quasiment secrète, clandestine,



Première séance. Le 12 décembre 2001

une entrée qui fait tout pour ne pas se faire remarquer, ni surtout se laisser arrêter, intercepter, interrompre. S'avancer « à pas de loup », c'est marcher sans bruit, arriver sans prévenir, procéder discrètement, de façon silencieuse, invisible, presque inaudible et imperceptible, comme pour surprendre une proie, comme pour prendre en surprenant ce qui est en vue mais qui ne voit pas venir ce qui déjà le voit, l'autre qui s'apprête à le prendre par surprise, à le comprendre par surprise. La parole, puisque c'est de parole silencieuse qu'il s'agit ici, la parole alors, procédant à pas de loup, ne procéderait pas « à pas de colombe », selon ce qu'une grande tradition philosophique dit de la colombe, de la démarche ou de la marche presque inapparente de la vérité qui s'avance dans l'histoire comme un voleur ou encore en volant (¹ rappelez-vous ce qu'en disait déjà Kant, tant que nous sommes dans le colombier de la philosophie, dans l'« Introduction » à la *Critique de la Raison pure*, au sujet de la colombe légère (*die leichte Taube*²) qui, dans son vol, ne sent pas la résistance de l'air et s'imagine que ce serait encore mieux dans le vide. Et surtout Zarathoustra, dans ce livre qui est l'un des plus riches bestiaires de la bibliothèque philosophique occidentale. Un bestiaire d'ailleurs politique, riche de figures animales comme figures du politique. Une colombe traverse un chant, tout à la fin de la deuxième partie du *Also sprach Zarathustra*, « *Die stillste Stunde* », « L'heure du suprême silence » (c'est le titre de ce chant). Cette heure du suprême silence prend la parole, elle me parle, elle s'adresse à moi et c'est la mienne, c'est mon heure, elle m'a parlé hier, dit-il, elle me murmure au creux de l'oreille, elle est au plus proche de moi, comme en moi, comme la voix de l'autre en moi, comme ma voix de l'autre, et son nom, le nom de cette heure de silence, de *mon* heure de silence, est celui d'une souveraine effrayante : « *Gestern gen Abend sprach zu mir meine stillste Stunde : das ist der Name meiner furchtbaren Herrin*

1. La parenthèse qui s'ouvre ici ne se ferme pas dans le tapuscrit. (NdÉ)

2. Emmanuel Kant, *Kritik der Reinen Vernunft. Werke in Zehn Bänden*, vol. III, Wilhelm Weischedel (éd.), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1968 [Insel-Verlag, 1956], p. 51 ; « Introduction », dans *Critique de la Raison pure*, tr. fr. A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, PUF, 1950, p. 36. (NdÉ)





Séminaire *La bête et le souverain I* (2001-2002)

[Hier soir mon heure du suprême silence (mon heure du plus grand, du souverain silence) m'a parlé : c'est le nom de ma terrifiante souveraine : "*das ist der Name meiner furchtbaren Herrin*"¹. » (Commenter : l'heure, mon heure, l'heure de mon silence souverain me parle et son nom, à cette silencieuse absolue, c'est celui de ma maîtresse la plus redoutable, celle qui me parle en silence, celle qui me commande en silence, en chuchotant à travers le silence, qui m'ordonne en silence, comme silence.) Or que va-t-elle lui dire, *me* dire, au cours de ce chant que je vous laisse lire? Après lui avoir dit, après m'avoir dit, dit Zarathoustra, « ce qui est le plus impardonnable chez toi (*dein Unverzeihlichstes*), c'est que tu as le pouvoir (*Macht*) et que tu ne veux pas régner (*du willst nicht herrschen*) », tu as le pouvoir et tu ne veux pas être souverain. Réponse de Zarathoustra, qui fait encore comparaître ensemble le pouvoir souverain et la bête : « Pour tout commandement, il me manque la voix du lion. » À ce moment-là, sa voix la plus silencieuse lui dit, comme dans un chuchotement : « *Da sprach es wieder wie ein Flüstern zu mir : "Die stillsten Worte sind es, welche den Sturm bringen. Gedanken, die mit Taubenfüssen kommen, lenken die Welt [...]"* ["Ce sont les paroles les plus silencieuses qui apportent la tempête. Ce sont les pensées qui viennent sur des pattes de colombe qui mènent le monde"]. »

Lisez la suite : la voix de fin silence, dirait-on en parodiant les Rois de la Bible, la voix silencieuse lui commande de commander², mais de commander en silence, de devenir souverain, d'apprendre à commander, à donner des ordres (*befehlen*), et d'apprendre à commander en silence en apprenant que c'est le silence, que c'est l'ordre silencieux qui commande et mène le monde. Sur des pattes de colombe, à pas de colombe.

Or où en étions-nous à l'instant? Non pas à la manière de la colombe, disions-nous, et surtout pas à pas de colombe, mais

1. Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra. Ein Buch für Alle und Keinen* (1883-1885), dans *Kritische Gesamtausgabe*, t. VI, vol. 1, Giorgio Colli etazzino Montinari (éds), Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1968, p. 183. C'est Jacques Derrida qui traduit. (NdÉ)

2. Dans le tapuscrit : « commande de commander de commander », manifestement une erreur de frappe. (NdÉ)





Première séance. Le 12 décembre 2001

« à pas de loup ». Ce qui veut dire aussi, quoique tout autrement que dans le pas de colombe : de façon silencieuse, discrète et inapparente. Ce que le pas de colombe et le pas de loup ont en commun, c'est qu'on ne les entend guère, ces deux pas. Mais l'un annonce la guerre, le chef de guerre, le souverain qui commande la guerre, l'autre commande silencieusement la paix. Ce sont deux figures majeures de la grande zoo-politique qui nous préoccupe ici, qui ne cessera et ne cesse déjà de nous occuper d'avance. Ces deux figures *préoccupent* notre espace. On ne peut imaginer animaux plus différents, sinon antagonistes, que la colombe et le loup, l'une allégorisant plutôt la paix, depuis l'arche de Noé qui assure pour l'avenir le salut de l'humanité et de ses animaux, l'autre, le loup, tout autant que le faucon, allégorisant la chasse et la guerre, la proie, la prédation.

Un grand nombre d'expressions idiomatiques et quasi proverbiales mettent le loup en scène (« hurler avec les loups », « crier au loup », une « faim de loup », un « froid de loup », « entre chien et loup », « un jeune loup », « le grand méchant loup », etc.). Ces locutions sont idiomatiques. Elles ne sont pas toutes traductibles d'une langue ou d'une culture à l'autre, voire d'un territoire, d'une géographie à l'autre – il n'y a pas de loup partout et on n'a pas la même expérience du loup en Alaska ou dans les Alpes, au Moyen Âge ou aujourd'hui. Ces expressions idiomatiques et ces figures du loup, ces interprétations, ces fables ou ces phantasmes varient d'un lieu et d'un moment historique à l'autre ; les figures du loup rencontrent donc, et elles nous posent, d'épineux problèmes de frontière. Les loups réels passent, sans demander d'autorisation, les frontières nationales et institutionnelles des hommes, et de leurs États-nations souverains ; les loups dans la nature, comme on dit, les loups réels sont les mêmes en deçà ou au-delà des Pyrénées ou des Alpes ; mais les figures du loup appartiennent, elles, à des cultures, des nations, des langues, des mythes, des fables, des phantasmes, des histoires.

Si j'ai choisi la locution qui nomme le « pas » du loup dans le « à pas de loup », c'est sans doute parce que le loup lui-même y est nommé *in absentia*, si on peut dire, le loup y est nommé là où on ne le voit ni ne l'entend encore venir ; il est encore absent, fors son



nom. Il s'annonce, on l'appréhende, on le nomme, on se réfère à lui, on l'appelle même par son nom, on l'imagine ou on projette vers lui une image, un trope, une figure, un mythe, une fable, un phantasme, mais toujours par référence à quelqu'un qui, s'avancant à pas de loup, n'est pas là, pas encore là, quelqu'un qui ne se présente ni ne se représente pas encore; on ne voit même pas sa queue, comme dit encore un autre proverbe : « Quand on parle du loup, on voit sa queue » pour signifier que quelqu'un, une personne humaine cette fois, surgit au moment même où l'on parle d'elle. Ici on ne voit ni n'entend encore rien de ce qui s'avance à *pas de loup*, quand au début d'un séminaire je dirais « Nous l'allons montrer tout à l'heure ».

Car l'une des raisons – nombreuses, trop nombreuses, je n'en finirais plus de les énumérer, et j'y consacrerai justement tout le séminaire –, l'une des nombreuses raisons pour lesquelles j'ai choisi, dans ce lot de proverbes, celui qui forme le syntagme « à pas de loup », c'est justement que l'absence du loup s'y dit aussi dans l'autre opération silencieuse du « pas », du vocable « pas » qui laisse entendre, mais sans aucun bruit, l'intrusion sauvage de l'adverbe de négation (pas, pas de loup, il n'y a pas de loup, il n'y a pas le loup), l'intrusion clandestine, donc, de l'*adverbe* de négation « pas » dans le *nom*, dans « le pas de loup ». Un adverbe hante un nom. L'adverbe « pas » s'est introduit en silence, à pas de loup, dans le nom « pas ».

Cela pour dire que là où les choses s'annoncent « à pas de loup », il n'y a pas encore le loup, pas de loup réel, pas de loup dit naturel, pas de loup littéral. Il n'y a pas encore de loup là où les choses s'annoncent « à pas de loup ». Il y a seulement un mot, une parole, une fable, un loup de fable, un animal fabuleux, voire un fantasma (*phantasma* au sens du revenant, en grec; ou phantasme au sens énigmatique de la psychanalyse, au sens par exemple où un *totem* correspond à un phantasme); il y a seulement un autre « loup » qui figure autre chose – autre chose ou quelqu'un d'autre, l'autre que la figure fabuleuse du loup viendrait, comme un substitut ou un suppléant métonymique, à la fois annoncer et dissimuler, manifester et masquer.

Et n'oubliez pas qu'en français on appelle aussi « loup » le